

Revue de Paris 1^{er} Mars 1933.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Il a paru vers 1890 une génération d'écrivains, un printemps sacré. Ces jeunes hommes apportaient un lyrisme nouveau, une métaphysique platonicienne et l'amour de la beauté. En lisant les deux premiers volumes de l'édition collective des œuvres d'André Gide¹, on revit le rêve de ces jeunes années.

Il a publié en 1891 les *Cahiers d'André Walter*. Le livre commence par une sorte de prélude, où l'on voit qu'André est au lendemain d'une lutte, et encore meurtri. « Attends. — Quand les larmes seront pleurées, les chers espoirs reflouriront. — Maintenant tu sommeilles. » Il va prier et dormir. Peu à peu, nous reconnaissons ce deuil qui l'enveloppe. Sa mère vient de mourir. Et, au moment de mourir, elle a demandé qu'il renonçât à Emmanuèle. « Bien qu'elle soit ma nièce, ne me fais pas regretter de l'avoir adoptée depuis qu'elle est orpheline. Je craindrais, en vous laissant libres, que ton sentiment ne t'entraîne et que vous ne vous rendiez malheureux tous les deux... Emmanuèle a déjà bien souffert : je voudrais tant qu'elle puisse être heureuse. L'aimes-tu assez pour préférer son bonheur au tien? » Et la mourante a fiancé Emmanuèle à un autre. André, qui est encore un enfant pieux, s'est incliné. « Puisqu'il faut que je la perde, que je te retrouve au moins, mon Dieu, — et que tu me bénisses d'avoir suivi la route étroite. »

1. *Œuvres complètes d'André Gide*, t. I et II. N. R. F. — L'édition a été établie par L. Martin-Chauffier. Aux œuvres proprement dites ont été ajoutées des textes inédits, lettres et fragments de journal. L'ensemble en devient plus lumineux et plus vivant.

Il lui faut maintenant commencer une nouvelle vie. Écrire ses rêveries antérieures, pour s'en délivrer, et pour ne pas les perdre. Et composer un livre auquel il songe depuis longtemps, l'histoire d'*Allain*, que je ne crois pas différente de la sienne. Nous sommes au printemps de 1889. L'air radieux donne à l'âme envie de chanter. Il s'enfonce dans l'impalpable souvenir. « L'éducation d'une âme; la former à soi — une âme aimante, aimée, semblable à soi... » Telle était sa vie avec Emmanuèle. Ils partageaient la joie des lectures. Flaubert, en ce temps-là, était un Dieu. André déclamaient à haute voix : « J'ai vu le Sphinx qui s'enfuyait du côté de la Libye; il galopait comme un chacal. » La voix d'André rythmait les dactyles du texte. Il racontait à Emmanuèle le livre qu'il rêvait, *Allain*, l'œuvre rêvée, mélancolique et romantique d'abord, puis métaphysique et profonde, — puis devenue leur amour même. Un soir, en revenant sur le haut de la voiture, ils ont récité la *Maison du Berger*, et à la traversée des champs, l'air soufflait plus tiède des labours. Le matin, elle vaquait aux soins du ménage, et il l'appelait Marthe, parce qu'elle s'agitait pour bien des choses. Mais le soir, elle redevenait Marie. Un soir, il l'a retrouvée dans sa chambre et leurs larmes se sont confondues sur leurs joues rapprochées. Une autre fois, il est entré chez elle pour voir à ses côtés le lever du jour. La fenêtre ouverte à la fraîcheur limpide, serrés l'un contre l'autre et pourtant un peu transis, ils regardaient les étoiles pâlir et les brumes se colorer.

En même temps que ces souvenirs, il lui vient des pensées nouvelles, des maximes de conduite. « Multiplier les émotions. Ne pas s'enfermer en sa seule vie, en son corps; faire son âme hôtesse de plusieurs... » Il retrouve aussi des pages écrites deux ans plus tôt, des méditations d'adolescent sur la pureté et la souillure. Aujourd'hui encore, la rumeur de son sang lui donne des vertiges. Mais il se souvient du mot de l'Apocaiypse. « Celui qui vaincra, je le vêtirai de vêtements blancs. » — Son rêve est très haut et très austère. Dès 1886, il écrivait : « Vivre profondément sans plus que le temps vous poursuive. Manger quand j'aurais faim; dormir n'importe quand, alors que j'aurais fait ma tâche. Je porterais le manteau blanc, la cuculle et les sandales... Je lirais la Bible, les Védas, Dante, Spinoza, Rabelais, les Stoïques; j'apprendrais le grec, l'hébreu,

l'italien et ma pensée se sentirait orgueilleusement vivre. » Quand il était plus enfant encore, il avait rêvé de nuits entières passées à l'orgue.

Les souvenirs de la tendresse amoureusement fraternelle et la fermentation d'une jeune pensée se mêlent ainsi jusqu'au mois de juin : à ce moment un nouveau personnage apparaît, Pierre, — dans lequel il faut, je crois, reconnaître Pierre Louys. Il envoie des livres à André. Sa lettre parle de Paris, de la lutte, des premiers triomphes. « Adieu, le calme de la philosophie quiète, écrit Walter; ce souffle d'air enfiévré me grise. » Il veut être du triomphe. Il craint de s'attarder. Il se sent de grandes forces : « Arriver tout à coup et sans qu'on vous ait prévu, sonner haut son cri de trompette... » Il veut travailler frénétiquement. Il s'enferme, renvoie les lettres qu'on lui adresse. « Je ne pouvais dormir; la pensée bouillonnait trop tumultueuse : cette force latente de production, j'en sentais la pression; l'inspiration me devenait comme palpable; la vision de l'œuvre m'éblouissait comme déjà faite. »

Telle est parfois l'exaltation qu'elle éclate en vers. Et les vers prennent la forme d'un morceau de musique, exactement d'un scherzo avec son trio, — ou, pour parler la langue de Schumann, d'un *alternativo*. La modulation et le changement de rythme sont fort curieux. Voici le scherzo :

Mets ta main dans ma main
 que nos doigts s'enlacent
 Ton cou sur mon épaule
 et que nos cœurs se sentent battre.

Voici l'*alternativo*, en mineur et au ralenti :

Ne me regarde pas — parle plutôt — j'écoute.
 Oh! parle et je te réverai
 Semblable à l'inflexion de ta voix douce.

Il reprend alors le thème de l'union, impossible par l'amour, mais possible peut-être par la communion dans un amour commun; — impossible par la volupté, possible peut-être par la musique... Un soir où il jouait le premier *Scherzo* de Chopin, s'étant arrêté brusquement, il vint près d'elle. Elle tremblait, les yeux brillants. « Pourquoi jouais-tu cela? » dit-elle d'une voix altérée. Elle eut la fièvre le lendemain. — Ce thème de

la communion mystique traverse tout le premier cahier, celui que M. Gide appelle le *Cahier blanc*. Un jour André a rencontré Emmanuèle chez des pauvres. Il a voulu montrer le même zèle tendre, dont elle les secourait. Mais il le faisait pour elle, non pour eux. Elle l'a remarqué et le charme s'est rompu. Il faut le cheminement parallèle. Ce mot le désespérait autrefois; maintenant il a compris. Puis sont venus le deuil et la séparation. Mais cet amour, où la réunion se fait à l'infini, ne peut lui être enlevé. « Mère chérie, dit-il, tu n'as pu séparer que nos corps. » La fin du cahier est un chant d'allégresse au travers des plaintes funèbres : « J'ai dit à mon âme : Qu'as-tu donc à sourire? Ta solitude est désespérée... Crois-tu? m'a répondu mon âme. »

Nous voici au mois de juillet. Le second cahier commence, le *Cahier Noir*. Il débute par un hymne d'amour. « Le savais-tu, Emmanuèle, le savais-tu que nous nous aimions? Ton amour a pris toute mon âme; vers toi maintenant elle répand son parfum. Je te rends maintenant ce que tu m'as donné : ta musique et ta poésie... » Il se met à l'œuvre : il écrit ce roman, *Allain*, qui est la lutte de deux adversaires, l'âme et la chair. Nous lisons les premières notes, où il trace le sujet, et où il s'impose des lois. Il lit Kant et Spinoza, il fait du grec et de l'algèbre. Mais il est tourmenté d'une inquiétude infinie. « Je rêve; — les caresses éparses alentour m'enfièvent : je pleure, je ne sais pas pourquoi ». Ces parfums me grisent comme un vin tiède; j'ai sommeil; mon âme s'alanguit d'un désir de tendresses. — Par la magie de la musique, il évoque l'absente : « La nuit — très faiblement, une mélodie douce et comme ensommeillée berce la rêverie — se la figurer présente — oublier les choses — rêver. »

Puis il surmonte cette langueur. Ou plutôt il en fait le principe même de sa victoire. « Il est affreux, dites-vous, de frôler de si près le bonheur et de passer. — Non, répond André. « Que l'âme reste désireuse, toujours; qu'elle souhaite. C'est dans l'attente qu'est la vie. » La fuite errante de deux âmes confondues, voilà l'infini bonheur. Paolo et Francesca, emportés dans l'éternel orage, sont donc heureux? Non, parce qu'ils ne se désirent plus. Je crois que cette exégèse appelle quelques réserves. Il me semble aussi que l'idée de

chasteté s'est un peu modifiée, d'avril à juillet. Elle était naguère toute chrétienne. Elle est maintenant destinée à protéger l'amour contre l'assouvissement, ce qui est assez différent. Protégée par une forte discipline, soutenue par la musique, elle devient le moyen de s'évader hors du monde, ou plutôt de créer un monde nouveau : « Si j'arrivais à contempler la chimère avec assez de fixité pour que mes yeux éblouis du mirage n'aient plus un seul regard pour les réalités ambiantes, la chimère inventée m'apparaîtrait réelle. »

Emmanuèle meurt brusquement le 31 juillet. Il est d'abord écrasé. Il redevient sous le coup doux et pieux comme un enfant. Il vivra avec la pensée qui reste d'elle. Il l'aimera et se perdra dans l'extase. Prière, solitude, chaste amour de l'âme fidèle. Que peut-elle, quand tous les aimés sont partis? Rester fidèle.

Ce qui suit est singulièrement hardi. Car c'est au milieu de sa douleur, moins de deux semaines après la mort d'Emmanuèle, qu'André commet le péché. Le livre va suivre maintenant un rythme accéléré. Au milieu des révoltes de la chair qui veut vivre, des contraintes qui prétendent la dompter, de l'amour pour une ombre et de l'œuvre qui s'écrit, au milieu des prières, des chutes, des hallucinations, des nuits sans sommeil, l'esprit d'André vacille. Alors viennent les angoisses, les obsessions, la certitude de la folie, la volonté de s'observer. « Pour le bien décrire dans Allain, il faut observer sur soi-même le moment délicat où la pensée se détraque. » Et nous assistons à cette double marche vers la minute où la raison sombrera, et chez le personnage, et chez l'écrivain, chez Allain et chez Walter. Celui-ci n'a qu'un seul moyen de se sauver : c'est de cesser d'écrire; mais il ne le peut pas. C'est, comme il dit, la course éperdue. Il la gagne. Il a le temps de mener Allain jusqu'à la folie. Un dimanche d'octobre, il peut écrire : « Allain est fou — je ne le suis pas encore. » Mais il est lui-même tout proche de la fin. Ses visions sont devenues monstrueuses. Du combat qu'il a livré il a connu la vanité. Il sait les vengeances de la vie, et qu'il va y succomber. Il pense à Jacob, qui a lutté toute la nuit avec l'ange. Il pense au blanc manteau que Dieu garde aux êtres purs. Il pense que celui qui est mort est délivré du péché. Ces trois idées s'entrecroisent

dans sa tête : la lutte dans la nuit, la blancheur de la neige et la mort. Et il meurt en effet d'une fièvre cérébrale.

On pourrait prendre les *Cahiers d'André Waller* pour l'examen de conscience d'un jeune romantique puritain. Et dans leur première partie, ils sont bien quelque chose de pareil. Mais c'est mal les entendre que de réduire ce duel de l'esprit et de la chair à un débat sur le neuvième commandement. Il ne s'y agit pas seulement de morale, mais de métaphysique. Les hommes de 1890 ont été tous plus ou moins touchés de néo-platonisme. Ils ont tous plus ou moins maudit le voile changeant de Maïa, et tenté d'atteindre l'essence des choses. C'est là le sens profond de ce mythe de Narcisse, qui a hanté Gide et Valéry, et qui est la figure même du symbolisme. Le *Traité du Narcisse* a paru en 1892. Qu'est-ce que l'apparence et qu'est-ce que la réalité? Que voit Narcisse, penché sur le fleuve du temps? Les choses, du lointain futur, et encore virtuelles, se pressent vers l'être, passent dans le présent, s'écoulent dans le passé. « Toujours les mêmes formes passent; l'élan du flot seul les différencie. Pourquoi plusieurs? ou bien pourquoi les mêmes? C'est donc qu'elles sont imparfaites puisqu'elles recommencent toujours... et toutes, pensent-elles, s'efforcent et s'élancent vers une forme première, paradisiaque et cristalline. » — Le monde extérieur, vu sous la catégorie du temps, c'est le Paradis perdu.

Au chaste Eden, jardin des idées, chaque forme étant parfaite, ne s'épanouissait qu'une fois dans l'éternel présent. Tout demeurait immobile, car rien ne souhaitait d'être mieux. « Tout était parfait comme un nombre et se scandait normalement; un accord émanait du rapport des lignes; sur le jardin planait une constante symphonie. » — Adam, lassé de cet accord parfait, a rompu un seul rameau de l'arbre du Bien et du Mal, qui croissait comme une fonction logarithmique. L'arbre se brise net; une vapeur monte au ciel en nuées et retombe en larmes; le temps est né. L'homme se dédouble, et sent avec angoisse et horreur l'amour que rien n'assouvira, pour cette moitié de lui-même. L'effort pour recréer l'être parfait aboutira à la création d'une race infortunée, dispersée sur cette terre de crépuscules.

Quand donc, maintenant qu'il a commencé, le Temps cessera-t-il sa fuite? Formes divines, qui n'attendez que le repos pour reparaître, dans quel silence vous recristalliserez-vous? « Le Paradis est toujours à refaire... Il demeure sous l'apparence. Chaque chose détient, virtuelle, l'intime harmonie de son être, comme chaque sel, en lui, l'archétype de son cristal. Tout s'efforce vers sa forme perdue. » — C'est cette forme que l'art doit retrouver. « Tout phénomène, dit encore Gide, est le symbole d'une vérité. Son seul devoir est qu'il la manifeste. Son seul péché : qu'il se préfère. Le singulier, c'est que cette doctrine, énoncée par des poètes, est surtout d'une vérité évidente pour des peintres. Tout l'art d'un Signac y est enfermé. Et l'art des cubistes en sortira un jour. »

L'effort éperdu d'André Walter pour accorder son idéal et sa vie l'avait brisé. Nous ne retrouverons plus de longtemps ce combat déchirant dans l'âme des héros de Gide. On dirait qu'elle a durci. Ils sont prêts maintenant à affronter le voyage de la vie. C'est ce périple que va raconter, dans l'été de 1892, le *Voyage d'Urien*. La forme aussi est devenue plus ferme et d'une matière plus dense.

« Quand l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase fut finie, mon âme, qui depuis le soir brûlait solitaire et fidèle, sentant enfin venir l'aurore, s'éveilla, distraite et lassée. » Dans l'étude même, le souvenir de la lumière le hantait d'un désir de voyage. Il se leva et gagna la plage, où l'attendaient ses compagnons de pèlerinage. « Je les reconnus tous, bien que ne sachant pas si je les avais vus quelque part; mais nos vertus étaient pareilles. » Ils s'embarquèrent dans un port où les navires venaient de l'équateur et du pôle. Des montagnes de glace diaphane étaient débarquées près des balles de pourpre. Ayant goûté dans ce spectacle la promesse de toutes les futures histoires, les aventuriers partirent pour l'avenir.

L'*Orion* qui les portait doublait des promontoires et dépassait des îles. Des compagnons, l'un voyageait pour reposer sa tête malade d'avoir pensé Dieu; l'autre était poussé par un désir de prouesses; un troisième voulait vivre son rêve; un autre cherchait des pays où raconter son âme. Tous avaient

quitté leurs livres pour un souvenir de la mer et du ciel réel. Ils n'avaient plus foi dans l'étude. Quand les brises balsamiques et tièdes ont soulevé les rideaux de leurs fenêtres, ils sont descendus malgré eux vers la plaine. « Nous étions las de la pensée, nous avions envie d'action. »

Après trois jours, ils rencontrèrent des îles flottantes, si minces qu'au-dessous d'elles, dans la mer profonde, on revoyait de la lumière. Et ces îles déracinées, qui cheminaient comme eux, disparurent le cinquième jour. Le septième, ils abordèrent devant une plage de sable et de chardons bleus. Mais ceux d'entre eux qui étaient partis à la découverte revinrent en courant. « Fuyons, disaient-ils; l'île est habitée par des sirènes. » Ils les avaient à peine vues, endormies dans les algues, et chacun les imaginait à sa façon. Les voyageurs marchèrent alors dans cette île stérile et pleine de mirages. Ils traversèrent une ville déserte. Dans un couvent carré, ils virent des derviches tourneurs. Et le soir, ils retrouvèrent leur navire. Le vingt et unième jour, ils arrivèrent devant un rivage planté d'arbres. On voyait dans une avenue des femmes se promener en groupes. Ceux qui allèrent à terre revinrent chargés de fruits nouveaux, mais l'œil hagard et plein d'insultes. De belles berges se déroulèrent tout le jour, annonçant une ville. Était-ce le terme du voyage? Cette ville était construite sur un rocher de corail, dans un golfe arrondi, sur une mer voluptueuse, qui, la nuit, se déchirait en flammes. L'équipage et ceux des compagnons qui étaient déjà descendus à terre y passèrent la nuit. Puis le navire repartit.

L'un des pèlerins ayant la fièvre, on relâcha, pour trouver de la neige, au pied d'une haute montagne. Enfin pour la septième fois, le bateau jeta l'ancre devant une île large et belle, où ils furent accueillis par des femmes à figures d'androgynes, qu'ils ne reconnurent point d'abord, et qui étaient seules, tous les hommes ayant fui vers les plateaux. La reine, qui se nommait Haiatalnefus, et qui était belle, retint prisonniers les voyageurs, dont elle était amoureuse. Ils ne furent délivrés que par la peste, qui anéantit tout le peuple de l'île. Et telles furent leurs aventures dans l'Océan Pathétique.

Au sortir de ces sept épreuves, ils arrivèrent dans la mer des Sargasses. Après les périls, l'ennui. « Sur les soleils déco-

lorés tombent les cendres du crépuscule, et les petites pluies de l'ennui sur les grands souffles du désir. » J'ai peur que cette escale ne soit un funeste arrêt au pays de la connaissance de soi-même. En quelle autre contrée qu'entre ces berges incertaines et sous ce Pot-au-noir, verrait-on des hérons couleur de fumée chercher des vers dans la vase devant des pelouses nivelées? Sur ces pelouses, les voyageurs sont attendus par une jeune femme blonde, nommée Ellis, qui porte une ombrelle rouge, un châle écossais, une robe à pois et dans une petite valise le *Devoir présent* de M. Desjardins. Dans la somnolence universelle, cette figure déplacée se résorbe peu à peu et le navire aborde aux glaces du pôle.

Cette dernière étape est extrêmement pénible. Il faut traverser le pays des Esquimaux, qui vivent, corps et âme, dans des huttes de neige pareilles à des tombes. Ignorants de l'induction, ils ne savent que déduire; mais de trois maigres points ils tirent une métaphysique. La suite de leurs pensées descend de Dieu jusqu'à l'homme, et devient leur vie même. — Il faut résister à un climat sans volupté et au manque d'herbes fraîches. Le sang trop fluide jaillit par la peau. Le soleil disparaît, pour une saison entière. A travers la nuit et les formes gelées, il faut pourtant avancer jusqu'au pôle. Sept seulement y parviennent. Attachés à la corde, dans une tourmente de neige, ils arrivent enfin à un mur de glace, sous lequel gît un voyageur, épuisé au moment de toucher le but. Ils franchissent cette dernière muraille, après laquelle il n'y a plus rien, qu'une cavité parfaitement circulaire, un peu d'herbe et un lac dégelé. Ils dégagent de la glace le cadavre, qui tient à la main un papier. Et quand ils veulent le lire, ils s'aperçoivent que ce papier est entièrement blanc.

Je laisse au lecteur le plaisir de se reconnaître dans la forêt des symboles. Ils me semblent sinon assez clairs, du moins assez frappants. On n'oubliera pas toutefois qu'un symbole n'est pas un rébus, et qu'à vouloir l'exprimer trop exactement, on n'en laisserait rien. Le plus sage est peut-être de prendre ces aventures pour des aventures. Je crois volontiers qu'entre une escale, *une mer* où la volupté les tourmentait et une autre où les femmes semblaient des éphèbes, les voyageurs ont abordé au pied d'une montagne chargée de glaciers, tandis qu'un

enfant aux yeux bleus cherchait à comprendre les mots qu'il avait écrits lui-même sur le sable. Il me semble même que cette rencontre est nécessaire. Il me semble pareillement inévitable que, sur les pelouses enfermées par la mer des Sargasses, une jeune femme lise *la Contingence des Lois de la nature* en mangeant une salade croquante et fade. Ce caractère de convenance profonde est la loi du symbole. Mais il faut s'en contenter et il est vain de chercher des allégories raisonnées.

Paludes, qui vient ensuite, fut publié en 1895. Le tour est tout différent. L'auteur, avec une maîtrise accrue, n'a plus besoin de cette application presque solennelle qui est encore sensible dans les tableaux précédents. Le pinceau trace librement des contours plus aisés. La prose du *Voyage* était tendue, décorative et quelquefois un peu fastueuse. Ces grands paysages semblaient découverts par les Argonautes de Gustave Moreau. Au contraire *Paludes* est écrit dans un style familier, et le décor en est la chambre d'un écrivain ou le salon d'une jeune femme. A la pâle Ellis, évanouie dans une fièvre de symboles, succède Angèle, qui est bien vivante et ironiquement observée. — Avec ces différences qui sautent aux yeux, *Paludes* est pourtant la suite du *Voyage*. Les pèlerins de l'*Argo* avaient parcouru la terre de l'équateur au pôle, vainement. Le héros de *Paludes* s'appelle Tityre, comme le berger virgilien dont le champ est plein de pierres et de joncs, mais assez grand pour lui. « *Paludes*, explique M. Gide, c'est l'histoire d'un homme qui, possédant le champ de Tityre, ne s'efforce pas d'en sortir, mais au contraire s'en contente. » Son horizon est un jardin, avec la plaine au bout, le bois à droite et l'étang à gauche. Il aime sa propre pensée, qui est sérieuse et même morose. Et il la promène dans des paysages pareils à elle sur des landes tristes, entre des étangs sans sourires. C'est le poème de la monotonie. On voit glisser et se remplacer tour à tour trois figures, ou plutôt trois apparences du même visage : l'auteur, Tityre et un certain Richard, vertueux et déplorable. Ce livre de plaine, de réflexions tristes et d'aventures manquées, ne mène nulle part.

Du moins il pose exactement ce problème de la destinée, dont l'ombre nous suit de livre en livre. Et il l'énonce dans

une belle image. « Chaque fois que nous avons bâti dans la plaine quelque toit pour nous abriter, ce toit nous a suivis, s'est placé dès lors sur nos têtes; nous a préservés de la pluie, il est vrai, mais nous a caché le soleil... Il courbait notre front, il voultait nos épaules. » — Que faire? La réponse sera deux ans plus tard dans les *Nourritures terrestres*, qui marquent le retour à la vie. Il faut brûler en soi tous les livres. Toute connaissance qui n'est pas précédée d'une sensation est inutile. Il ne suffit pas de lire que les sables des plages sont doux. Il faut que les pieds nus le sentent. Il faut regarder chaque soir comme s'il était le dernier, et chaque matin comme s'il était la naissance du monde. Il faut s'étonner de tout. Intéresse-toi à tout plus qu'à toi-même. Assume le plus possible d'humanité.

En sept ans, l'auteur a passé de l'idéalisme hégélien, qui nie les apparences, à l'émerveillement devant le monde extérieur. Mais cette évolution n'est pas personnelle à M. Gide. Toute l'école symboliste, en même temps que lui, est revenue aux jardins de la vie. Ce qui lui est propre, c'est d'avoir marqué, dans des livres d'une exceptionnelle beauté, toutes les étapes du voyage. C'est aussi d'y avoir engagé son cœur, et d'avoir fait, de ce qui pourrait sembler une aventure de l'esprit, le plus pathétique et le plus profond des drames de l'âme.

HENRY BIDOU